

À l'abri de rien

Du même auteur

Je vais bien, ne t'en fais pas

Le Dilettante, 2000

Pocket, 2001

À l'ouest

Éditions de l'Olivier, 2001

Pocket, 2001

Poids léger

Éditions de l'Olivier, 2002

Le Seuil, « Points » n° P1150

Passer l'hiver

Bourse Goncourt de la Nouvelle

Éditions de l'Olivier, 2005

Le Seuil, « Points » n° P1364

Falaises

Éditions de l'Olivier, 2004

Le Seuil, « Points » n° P1511

OLIVIER ADAM

À l'abri de rien

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.82360.465.8

© Éditions de l'Olivier, 2007.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Karine, en toutes choses

I

Comment ça a commencé? Comme ça je suppose : moi, seule dans la cuisine, le nez collé à la fenêtre où il n'y a rien. Rien. Pas besoin de préciser. Nous sommes si nombreux à vivre là. Des millions. De toute façon ça n'a pas d'importance, tous ces endroits se ressemblent, ils en finissent par se confondre. D'un bout à l'autre du pays, éparpillés ils se rejoignent, tissent une toile, un réseau, une strate, un monde parallèle et ignoré. Millions de maisons identiques aux murs crépis de pâle, de beige, de rose, millions de volets peints s'écaillant, de portes de garage mal ajustées, de jardinets cachés derrière, balançoires barbecues pensées géraniums, millions de téléviseurs allumés dans des salons Conforama. Millions d'hommes et de femmes, invisibles et noyés, d'existences imperceptibles et fondues. La vie banale des lotissements modernes. À en faire oublier ce qui les entoure, ce qu'ils encerclent. Indifférents, confinés, retranchés, autonomes. Rien : des voitures rangées, des façades collées les unes aux autres et les gosses qui jouent dans la lumière

malade. Le labyrinthe des rues aux noms d'arbres absents. Les lampadaires et leurs boules blanches dans la nuit, le bitume et les plates-bandes. La ville inutile, lointaine, et le silence en plein jour.

Donc, ça commence comme ça : moi, le ventre collé au plan de travail, les yeux dans le vague, une tasse de thé brûlant entre les mains, il est trop fait, presque noir, imbuvable. De toute façon je déteste le thé. Devant la maison d'en face, deux femmes discutent. Elles ont les cheveux courts ou rassemblés en queue-de-cheval, les jambes moulées dans ces caleçons qu'on trouve au marché le dimanche. Elles attendent que leur homme rentre du boulot, leurs enfants de l'école. Je les regarde et je ne peux m'empêcher de penser : c'est ça leur vie, attendre toute la journée le retour de leurs gamins ou de leur mari en accomplissant des tâches pratiques et concrètes pour tuer le temps. Et pour l'essentiel, c'est aussi la mienne. Depuis que j'ai perdu mon boulot c'est la mienne. Et ce n'est pas tellement pire. Le boulot au supermarché c'était pas beaucoup mieux j'avoue.

J'avale juste une gorgée et je vide tout dans l'évier, le liquide disparaît en éclaboussant les parois, aspiré par le siphon. Ça m'angoisse toujours cette vision. Ça n'a aucun sens, je sais bien. Mais on est tous bourrés de ces trucs qui nous bousillent l'existence sans raison valable.

Le silence, par exemple. Ce jour-là comme n'importe quel autre il emplissait tout, me coinçait la gorge dans un étou. Je pouvais le sentir me figer les sangs, me creuser les poumons d'un vide immense. Un cratère sans lave. Un désert. Une putain de mer de glace.

J'ai quitté la cuisine et je suis passée au salon, ou bien ai-je fait le tour des chambres. Je ne sais plus et ça n'a pas d'importance. Alors disons que c'était le salon. Je ne m'attarde pas là non plus. Il n'y a rien de spécial à en dire : des meubles noirs, deux fauteuils tournés vers la télévision, un canapé en tissu d'inspiration africaine et, devant la porte-fenêtre, l'étendoir où sèchent des tee-shirts, des slips, des pantalons, des chaussettes par dizaines. Un peu partout au sol, des jouets traînent et, sur la table basse, des cahiers de coloriage, des feutres, des paquets de gommettes. Je ne range jamais sauf le soir, juste avant que Stéphane rentre. Il appelle ça du désordre. Moi, je pense que c'est surtout de la vie. Il est chauffeur de bus scolaires. Quand on s'est rencontrés, il avait dix-huit ans. Il jouait au foot. Il sortait du centre de formation et venait juste d'intégrer l'équipe réserve. Chaque semaine, j'allais au stade. J'étais là dans les tribunes à me geler en espérant qu'il entre enfin sur la pelouse, qu'au moins une fois il quitte le banc des remplaçants. Dans son survêtement rouge et or, il fixait le terrain en se rongant les ongles. Parfois nos regards

se croisaient et je lui soufflais un baiser, ou bien une grimace pour le détendre, lui arracher un sourire. Il n'est jamais entré. Jamais. À la fin il en a eu marre, il m'a dit c'est foutu, mon tour est passé, ça ne sert plus à rien d'espérer, il m'a dit j'arrête, je vais passer le permis pour être chauffeur de bus, j'entraînerai les gamins du quartier et les gars, j'irai les voir à Bollaert et ce sera très bien comme ça. Depuis il n'a plus touché un ballon sauf avec les enfants de temps à autre, sur la plage ou les pelouses du lotissement. Je ne crois pas que ça lui ait jamais manqué.

Dans le salon, calée contre le mur, la table à repasser m'attendait, et le fer branché et le linge dans son panier de plastique vert. Si Stéphane avait été là il m'aurait engueulée, *ma parole t'es complètement irresponsable de laisser le fer branché comme ça, et si la petite se brûlait.* Ce genre de trucs. À mon avis à moi, la seule chose qui aurait pu arriver, ça aurait encore été que je me le foute sur la gueule jusqu'à ce que ma peau fonde et mes os. Alors je l'aurais laissé gueuler un bon coup, j'aurais fait mine de ne pas l'entendre, je me serais allumé une Lucky et j'aurais tiré dessus en fermant les yeux. Mais il n'était pas là, et la table et le fer je me suis contentée de les regarder de loin, comme si c'étaient des animaux féroces, des bêtes dangereuses, vaguement menaçantes. Pourtant,

à un moment ou à un autre il faudrait que je m'y mette. J'ai attrapé une revue sur la table basse, j'ai dû la feuilleter distraitemment, les belles images, les jolies chanteuses et tout le reste, j'en ai tellement rien à foutre. Mais il n'y avait rien d'autre et les livres je n'ai jamais pu : je les ouvre, je lis quelques lignes et puis mes pensées m'emportent ailleurs. Les *Gala*, les *Voici*, toutes ces merdes, Stéphane m'en rapportait des paquets chaque soir. Il disait que c'était pour me distraire. Franchement je n'ai jamais compris de quoi ni comment.

Je ne sais pas pourquoi je raconte tout ça. Sûrement parce que c'était ma vie. Ça et rien d'autre : l'ANPE et les annonces une fois par semaine, les Assedic au début du mois, les gamins le bain les devoirs les repas la vaisselle, le linge et le ménage, les courses chez Ed, ou au Carrefour quand ça me déprimait trop, qu'il restait un peu d'argent mais c'était de plus en plus rare, le cinéma une fois tous les six mois, la télé tous les soirs et basta, à quoi ça sert de se mentir, la vie c'est ça et pas grand-chose de plus pour la plupart d'entre nous.

Lise a déboulé dans le salon et en un éclair sa présence a tout illuminé, réchauffé l'air et la lumière. Avec ses grands yeux bleus, elle était belle comme un cœur, une vraie petite princesse. Elle est venue se blottir contre moi sur le canapé, elle a appuyé sur le bouton de la télécommande et le film a commencé, *La Petite Sirène* je crois

bien, je ne regardais pas vraiment de toute façon, je n'ai même pas essayé, je décroche toujours au bout de trois minutes.

– Maman, tais-toi.

Je chantonnais. Comme souvent, je chantonnais. Sans m'en rendre compte, en voiture, à table, n'importe où ça me prenait, je chantonnais. Lise détestait ça.

– Arrête, elle a fait. Ça me bourdonne... J'arrive pas à entendre mon film.

Je lui ai demandé pardon et j'ai embrassé ses cheveux, leur parfum d'épineux, de résine et de bois. Je l'ai serrée plus fort et j'ai tenté de me concentrer sur l'intrigue, les poissons rigolos le crabe rouge et tout ça, mais très vite c'est juste devenu des formes, des mouvements, des taches bleues, jaunes et émeraude, le tout saupoudré de chansons mièvres. Je dis ça mais je les aimais bien au fond ces chansons. Elles avaient quelque chose de doux, de rassurant. Un peu comme des bonbons, des morceaux de chocolat. Des fois quand même elles me tapaient sur les nerfs et j'arrêtais la télé. Lise se mettait à chouiner que j'étais méchante. Mais là non. Je me suis laissé engloutir sous le sirop et la chaleur de la gamine contre moi.

Quand le réveil a sonné, j'ai mis des plombes à émerger des brumes, je m'étais endormie et les chiffres rouges de l'horloge, ça ne me disait vraiment rien. La sonnerie a

continué à pulser comme ça dans les aigus un bon bout de temps. Lise me fixait d'un drôle d'air, elle se demandait ce que j'attendais pour me lever et moi-même je crois que je me suis posé la question. Ça a fini par s'éteindre, un dernier bip et puis rien, les voix du dessin animé par-dessus les vibrations du réfrigérateur.

– Lucas va être en retard pour son cours, a fait Lise.

Il a fallu qu'elle me le dise pour que ça me revienne. On était jeudi, il était dix-huit heures : le cours de tennis du gamin. Toutes les semaines à la même heure il avait son cours mais toutes les semaines c'était pareil, j'oubliais. Pourquoi je n'ai jamais pu me fourrer ce genre de truc bien profond à l'intérieur du crâne, je n'en sais rien. Ça fait si longtemps que tout s'envole comme ça, que tout se brouille et s'absente. Tellement longtemps.

Stéphane est entré dans le salon. Sans même le voir ni l'entendre j'ai su qu'il était là, j'ai senti sa présence, dans la maison dans la pièce. Comme si la texture de l'air avait changé tout à coup. Je n'ai pas bougé, je ne l'ai pas regardé, ses gestes à force je les connaissais par cœur, je les voyais défiler dans ma tête, sa cravate qu'il dénouait, le dernier bouton de sa chemise qu'il faisait sauter, sa veste qu'il posait sur la chaise, le réfrigérateur qu'il ouvrait pour se servir une Amstel, et après ça, seulement après ça, Lise qu'il embrassait sur le front, et moi sur le crâne.

– T'as eu une bonne journée?

Comme tous les soirs j'ai haussé les épaules, je n'ai rien répondu, et comme tous les soirs il l'a fait à ma place, il a répondu à sa question, comme si c'était à lui qu'elle était adressée. Ce jour-là pas plus qu'un autre je ne l'ai écouté égrener les événements du jour, le maigre battement de la vie au-dehors: le bus en rade, chauffage bloqué à fond, les gamins qui hurlaient et la crise d'asthme du petit Gohier, la blague du cyclope que lui avait racontée Paulo son collègue pendant la pause au dépôt, un accident sous ses yeux au rond-point du Chemin-Vert, pas grand-chose au final, un scooter foutu, des écorchures.

Il a défait sa ceinture et s'est posté un long moment devant la porte-fenêtre. Il n'arrêtait pas de se passer la main sur la nuque. Qu'est-ce qu'il pouvait bien regarder comme ça? De ce côté-là non plus il n'y avait rien à voir. Un carré minuscule de terre grasse, d'herbes mauvaises. Une terrasse en ciment, des meubles de jardin en plastique vert. Un barbecue portatif qui n'avait jamais servi, faute de bois, faute de charbon, faute de soleil, faute d'envie. Au milieu de la terre, la balançoire rouillée, un vieux truc récupéré d'un collègue, complètement déglinguée et les sièges qui pendaient à moitié de travers. Le tout ceint de thuyas minuscules et un peu jaunes. Il a laissé échapper un soupir las, à quoi il pensait c'était

pas dur à deviner. Il n'avait pas besoin de prononcer le moindre mot, de m'adresser le moindre reproche, j'entendais sa voix quand même : le jardin la maison depuis le temps, je pourrais faire un effort, je n'avais que ça à foutre après tout. Et puis les crédits, le loyer beaucoup trop cher, l'argent qui manquait, les fins de mois à l'arrache. Putain on venait d'emménager dans ce foutu pavillon, qu'est-ce qui m'avait pris de déconner comme ça ? Cette maison c'est moi qui l'avais voulue, non ? Soi-disant que je ne supportais plus l'appartement, soi-disant que ce serait mieux pour les enfants, une chambre chacun un jardin des copains, et puis tous ces voisins de notre âge on se ferait forcément des amis, on serait moins seuls on se ferait une belle vie, rien de mirifique une vie tranquille, prendre l'apéro à l'air le soir, déjeuner dehors le week-end, jardiner un peu pourquoi pas, plonger les mains dans la terre faire pousser des fleurs, boire des bières allongés sur des transats en été. Toutes ces choses qu'il ruminait. C'est pour ça, je me suis levée et je suis venue me coller contre son dos. Même si depuis la veille j'étais censée lui faire la tronche. Même si on s'était engueulés pour rien comme toujours, des conneries aussitôt oubliées. Je suppose qu'on en était là lui et moi. On s'aimait mais c'était planqué sous la graisse du quotidien et des emmerdes, une couche épaisse comme on en a tous. Alors oui j'ai posé mes

lèvres sur sa nuque, et mes mains sur son torse se sont glissées dans la forêt des poils noirs.

– T'as pensé à mes chemises ?

Ses chemises. Je les avais complètement oubliées. Pourtant je n'avais rien eu de particulier à faire ce jour-là. Rien d'important. Rien d'autre à quoi penser. J'avais passé la journée à quoi ? Tourner en rond dans la maison en me rongant les ongles, lutter contre l'angoisse qui me bouffait le ventre et la poitrine sans que je sache pourquoi, retenir mes larmes.

– Putain, Marie... Je te demande quand même pas grand-chose.